

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Josi MAGG

Glanes dans la vie quotidienne au  
collège de St-Maurice en l'année  
scolaire 1898-1899

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1955, tome 53, p. 131-134

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

# Glanes dans la vie quotidienne au Collège de Saint-Maurice

en l'année scolaire 1898-1899

## III

A tout prendre, je m'adaptai assez rapidement au rythme journalier des occupations d'un pensionnaire au Collège de Saint-Maurice. Et à supposer qu'on m'eût demandé si mes prévisions quant aux avantages d'Agaune sur Maria-Hilf s'étaient réalisées, j'aurais acquiescé avec un sourire épanoui...

Mise à part la difficulté de mener une vie de famille plus intime, tout, ici, différait de mon précédent collège, selon mes heureuses prévisions. C'est ainsi, par exemple, qu'à midi, je voyais luire sur la table une carafe dorée, chatoyante de ce bon vin du pays, alors que dans la Suisse centrale, où les vignobles sont rares, un présent aussi vivifiant, si tant est qu'on l'eût offert, se fût certainement trouvé très acide. De même, je m'habituai sans aucun effort à l'alternance promise, au petit déjeuner et au goûter, du café au lait et du chocolat, dont les effluves prometteurs nous appâtaient à l'avance...

Puis, quand je me vis revêtu de la livrée bleu-sombre du Collège de Saint-Maurice, avec ses boutons de métal jaune et sa casquette élégante, je fus enthousiasmé de cet ensemble très seyant et qui me parut très expressif du goût romand. L'uniforme porté à Schwyz ne pouvait, à mes yeux, supporter la comparaison, composé qu'il était de pantalons bleu-clair, d'un veston noir et d'un képi écrasé, ce qui m'avait paru un fâcheux mélange de tenue militaire et de tenue civile !

Enfin, j'appréciais par-dessus tout de pouvoir dormir une demi-heure de plus. En effet, la cloche ne nous réveillait qu'à cinq heures et demie au lieu de cinq, ce qui comptait au bout d'une année. Et c'était un agréable exercice de calcul que de multiplier ce gain de sommeil par environ trois cents jours.

Sans vouloir causer aucune peine à mes anciens maîtres de Schwyz, je jugeais donc que, au pied de la Dent du Midi,

nous étions nettement privilégiés sur nos camarades habitués à la discipline plus dure du pays des Mythen.

D'autres surprises plus agréables encore nous furent ménagées dans le courant de l'année scolaire, surprises auxquelles on n'aurait jamais pu s'attendre en cette Suisse centrale trop pauvre en fruits ; mais à Saint-Maurice elles ne tardèrent pas à se révéler.

A peine avions-nous passé quelques semaines au Collège que tous (et nous donc aussi, les Suisses allemands, qui ne nous doutions de rien), nous eûmes la faveur de participer à la vendange du vignoble abbatial. Ne plus se soucier pour un jour d'apprendre et de réfléchir, mais prendre part aux dons d'une terre généreuse, voilà qui valait bien plus qu'une sèche théorie : c'était la réalité vivante !

Un après-midi, en effet, on nous apporta au réfectoire, tout vibrant de nos cris de joie, des corbeilles à lessive pleines de grappes d'un beau raisin vert-doré, dont nous pûmes nous délecter à satiété... Et ce ne fut pas tout !

Peu de jours après ce régal, eut lieu la récolte des châtaignes (le couvent en possédait une plantation sur une colline ensoleillée). En même temps, on nous communiqua une nouvelle qui promettait beaucoup de plaisir : il serait permis d'emporter des fruits avec soi. En conséquence, nous nous rendîmes, aussi bruyants qu'entrepreneurs, à la châtaigneraie toute proche. On secouait les arbres pour nous et nous rassemblions en gros tas les châtaignes mûres et brunes, ou encore enveloppées de leurs bogues vertes, hérissées de piquants ; puis on les porta au Collège dans des corbeilles lourdement chargées. Au réfectoire, chacun reçut une portion largement comptée des fruits que nous avions ramassés ; il nous était loisible de les manger crus ou de les faire griller. En un instant la joie fut éclatante, et nous musions délicieusement pendant que dans un brasero les bruns marrons craquaient et répandaient une agréable odeur...

Pour moi, la première relâche, aussi bien que la deuxième qui l'avait suivie de près, m'étaient apparues comme un véritable temps de vacances ! J'en conclus avec une joyeuse conviction qu'en vérité nous nous trouvions dans une région bénie de la Suisse, on pourrait presque dire dans une fertile contrée du Midi, malgré son climat montagnard, frais et pourtant ensoleillé. J'attachai dès lors de moins en moins d'attention aux brusques sautes de ses vents impétueux, dont

j'avais si peu goûté l'accueil mugissant durant ma première nuit au dortoir !

#### IV

Au cours de l'année, je pus constater avec plaisir et assez rapidement que je m'étais adapté sans grande difficulté aux éléments de la langue française et des autres connaissances que comportait mon programme scolaire. Pour certaines disciplines, c'était la continuation et le développement de ce que j'avais appris à Schwyz ; pour d'autres, c'était plutôt une répétition du programme de Maria-Hilf.

Je m'attendais à recevoir un premier bulletin à Pâques et, à la clôture de l'année scolaire, un diplôme de fin d'études. Mais voilà qui fut pour moi une grande nouveauté : chaque mois un bulletin concernant notre conduite était établi et expédié à la maison. Par une évaluation en points, le Collège renseignait ainsi les parents sur le maintien, la ponctualité, la politesse, l'ordre, la propreté, la piété et d'autres vertus de leurs enfants... J'avais accepté très placidement cette disposition pédagogique, qui me paraissait d'ailleurs parfaitement superflue ! Pour moi, le diplôme final était seul déterminant et je n'attribuais qu'à lui une valeur véritable selon l'axiome : « Tout est bien qui finit bien », qui devait être la règle au dernier jour de l'année scolaire... Aussi, selon moi, ces notes mensuelles ne devaient-elles jouer qu'un rôle provisoire et accessoire. Ma bonne maman, toutefois, qui n'avait jamais reçu de Schwyz de pareilles informations, fut sur ce point d'un autre avis. Ignorant le français, elle ne pouvait saisir qu'approximativement le sens du mystérieux bulletin ; de plus, elle exagérait, à mon avis, l'importance toute relative de ces notes mensuelles. A mon jugement, elle donnait du relief à ce qui n'était que secondaire, et, dans son angoisse maternelle, elle se mettait inutilement en peine par suite d'une mauvaise note sur mon caractère, dont elle tirait déjà des pronostics fâcheux pour le diplôme final...

Maman m'écrivit donc une lettre d'exhortation sur un ton émouvant, presque mélancolique, dans le sens de la phrase de Goethe : « *Willst du wissen was sich ziemt ?* »<sup>1</sup>. Elle attendait de moi la résolution inconditionnée de

<sup>1</sup> « Veux-tu savoir ce qui est bien ? »

m'améliorer graduellement. J'eus grand-peine, dans ma réponse, à la tranquilliser et à l'apaiser. Je lui expliquai d'abord la différence fondamentale qu'il y avait entre les bulletins mensuels et le certificat final, puis je lui assurai que cette mesure prétendument éducative que constituait le bulletin mensuel concernait avant tout les élèves de langue française ; j'insistai enfin pour la convaincre que ce bulletin ne possédait pas l'importance qu'elle-même attachait aux notes qui y figuraient...

Heureusement, le bulletin suivant fit constater que j'avais gagné un point dans les rubriques : « ordre » et « politesse ». Je me demandai à quoi je devais cette amélioration : est-ce que l'admonestation maternelle avait produit ses fruits, ou bien le préfet me connaissait-il et me comprenait-il mieux ? Sans doute y avait-il de tout cela dans mon « redressement » !

## V

Alors que nous avions pour professeurs, à Schwyz, des laïcs et des ecclésiastiques, à Saint-Maurice seuls les chanoines de l'Abbaye s'occupaient de notre formation physique et spirituelle. Par suite, on aurait pu supposer que nous, collégiens, nous aurions dû nous plier aux observances religieuses de nos maîtres. Mais ceux-ci n'en avaient pas le moins du monde l'intention, car le Collège n'était pas un Séminaire. Le bâtiment des étudiants était situé à l'écart et dirigé tout à fait séparément de la vie propre du monastère, et il nous eût été difficile de nous mêler à la vie de la Communauté. Nous accomplissions nos devoirs religieux indépendamment des coutumes canoniales observées tout près de nous.

Mais les dimanches et les fêtes, nous pouvions voir tous les chanoines réunis, la plupart du temps avec leur Révérendissime Abbé-Evêque, dans les belles stalles du chœur de l'église abbatiale, pour la célébration de la Messe solennelle et des Vêpres.

(A suivre.)

Josi MAGG